

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 51 (1913)  
**Heft:** 16

**Artikel:** Le mot propre  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-209508>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

**PERLES SCOLAIRES**

Le Président de la République française doit recevoir les souverains, les accompagner, leur faire visiter des musées, etc.

\* \* \*

L'épine dorsale est formée de vertèbres arrondies qui décrivent une matière appelée bille.

\* \* \*

Nous avons tous besoin les uns des autres. Ainsi le paysan a besoin du bourgeois pour lui fournir les engrangés nécessaires à ses champs.

\* \* \*

Les grenouilles sont d'abord en têtards, quand elles arrivent à maturité...

\* \* \*

L'éléphant est un pachyderme presbytérien (proboscidien).

\* \* \*

Près de notre ferme se trouve un petit ruisseau qui sert d'abreuvoir où vont paître les poules.

\* \* \*

Dans un coin de la cour est la niche du chien.

\* \* \*

Dans les riches fermiers on remarque un pigeonnier et la niche du chien.

La livraison d'avril de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Plus durable que l'airain..., par Frank Olivier. — Vie de Samuel Belet. Roman, par C.-F. Rameau. (Cinquième et dernière partie). — L'héroïne de l'affaire du Collier. Son séjour en Russie. Sa mort en Crimée, par Louis de Soudek. (Quatrième et dernière partie). — Les coufs de Pâques de Rose, par Henri Bachelin. — Poésies, par G. de Reynold. — Le lac voyageur. Roman des montagnes d'Unterwald, par Isabelle Kaiser. (Troisième partie). — Variétés : Les écoles dans le Pays de Vaud avant 1536, par Maxime Reymond. — Chroniques allemande, russe, suisse romande, scientifique, politique. — Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la Bibliothèque universelle :  
Avenue de la Gare, 23, Lausanne.

**Le mot propre.** — Il y a longtemps, un de nos professeurs fut envoyé par le gouvernement vaudois à Paris. Il admirait la facilité d'expression des Parisiens, et à son retour il disait à son maître de pension : « Ces gens-là ont toujours le mot propre ». — « Oh ! fit l'hôte, ils en ont aussi de rudes sales ! »

**UN DRAME SUR LA MÉDITERRANÉE**

C'ÉTAIT un soir, au dessert, après les fraises. On allait servir le café.

Vous ai-je dit que la scène se passait à Alger, à l'époque de ma si lointaine déjà — hélas ! — et combien regrettée jeunesse ?

Il y avait là, sur la terrasse du petit restaurant de Mustapha, où nous achetions de dîner, mon ami le Parisien, le grand Schlougi, comme nous l'appelions familièrement à cause des échasses qui lui servaient de jambes. Puis Mme de Brisas, quarante ans, une grosse personne, très aimable au demeurant. Il y avait aussi sa fille, Mlle de Brisas...

Ah ! la délicieuse créature !

Mutine, rieuse, espiègle.

Et brune, mes enfants, brune avec des yeux bleus, s'il vous plaît.

Chère petite Berthe, va !

Il y avait enfin votre serviteur.

Depuis des temps immémoriaux — trois semaines au moins ! nous prenions nos repas en commun sur la terrasse du petit restaurant de Mustapha.

Par suite de quel heureux concours de circonstances nos vies s'étaient-elles rencontrées en ce coin de terre africaine, c'était là un mystère que ni les uns ni les autres n'avions la moindre envie d'éclaircir.

En Algérie, on ne s'occupe pas de semblables futilités. Le grand Schlougi était spirituel, Mme de Brisas très gaie, sa fille adorable et moi naïf comme un jeune Papou.

Cela suffisait amplement à notre bonheur.

Comme on apportait le café, le grand Schlougi s'écria :

— Dites donc, j'ai une idée !...

— Pas possible ! observa malicieusement cette pince-sans rire de Berthe.

— Une idée, reprit sans se déconcerter le Schlougi, que je n'hésite pas à qualifier de maritime... Si nous allions prendre un bain, un bain de mer en famille. Histoire de se rafraîchir un brin les idées.

Un bain de mer, après un copieux dîner ! Dans notre Europe sentimentale et retardataire, pareille proposition eût certainement soulevé quelques réticences.

Mais en Algérie, on n'y regarde pas de si près.

Au surplus, ma qualité de Suisse m'interdisait des objections qui eussent certainement terni le lustre de l'amirauté helvétique.

Le temps de frêter un sapin et nous voilà roulant tous les quatre vers les bains de l'Agha.

En route, Berthe me dit :

— Vous savez nager ?

— Oui, mademoiselle.

Dans ce cas, je vous invite. Maman et votre ami demeureront au rivage, où les attache leur commune inexpérience des choses de la mer. Quant à nous...

Et elle esquissa le geste joli de la dame qui va piquer une tête.

Nous nagions, nous nagions !

Depuis longtemps nous avions dépassé le radeau qui sert de refuge aux novices. Portés par la houle, nous avancions grand train vers le large dans le bercement puissant et doux de la lame. Nous disparaissions en des abîmes, remontions soudain à la crête des vagues. Et, à chaque ascension, Berthe de s'écrier :

— Coucou, la voilà !

C'était très amusant.

Seulement, à la longue, une inquiétude me vint.

Certes, j'étais prêt à suivre Mlle de Brisas jusqu'au bout du monde... en bateau, en chemin de fer, à cheval, à bicyclette, à pied même au besoin. Mais gagner Marseille à la nage, comme elle paraissait en avoir conçu l'audacieux projet, cela dépassait absolument mes moyens.

Ma naissante inquiétude se changea en véritable stupeur lorsque Berthe me dit tout à coup :

— C'est étrange, mon ami, je ne me sens pas très bien... J'ai comme des lourdeurs dans l'estomac... Les fraises, sans doute !

Des lourdeurs, quand on a soixante à quatre vingt mètres d'eau sous la cale !

Vous vous rendez compte d'ici du poignant de la situation.

Machinalement, je tâtais mon justaucorps dans le fragile espoir d'y trouver une poche imperméable avec, qui sait, une pincée de bicarbonate de soude.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas ? que mes recherches restèrent infructueuses.

Je sentis le froid de la mort m'envahir.

Soudain Mlle de Brisas murmura...

— A moi, mon ami, à moi !

D'une seule brassée, d'une seule — comme eût dit François Coppée — je fus auprès d'elle.

— Berthe ! m'écriai-je l'âme pleine d'une angoisse indicible, Berthe ! Que se passe-t-il, voyons. C'est donc sérieux cette histoire de fraises ?

Une vague brutale nous sépara.

Je pris un nouvel élan et d'un bond — vous le voyez d'ici ce bond nautique — d'un bond, disje, je rejoignis Mlle de Brisas.

— Je cou-ou-le ! me dit-elle, à demi suffoquée déjà. Je cou-ou...

Elle ne put achever.

— Rassurez-vous, Berthe adorée, m'écriai-je, si vous coulez, nous coulerons ensemble !

Cette consolation lui parut maigre sans doute,

car elle ne daigna pas m'en exprimer la moindre reconnaissance.

Décidément, et bien que nous dussions être encore à une certaine distance d'Ajaccio, l'aventure se corsait.

L'inextricable maquis !

Que faire, grands dieux, que devenir ?

Mon hésitation fut de courte durée.

Surmoutant ma timidité naturelle, je saisissai Berthe par la taille.

Je ne pouvais pourtant pas la prendre par les pieds, n'est-ce pas ?

Et, chargé de mon précieux fardeau, je cherchai à regagner la rive.

Hélas ! Je constatai bientôt que mes efforts demeuraient vains et qu'un irrésistible courant nous entraînait, Berthe et moi, vers le large... — Nous sommes perdus, pensai-je.

Arrivé à ce point d'un récit aussi captivant, un romancier ordinaire entamerait un nouveau chapitre commençant par ces mots : « Tandis que ces tragiques événements se déroulaient au sein des flots tumultueux, que devenaient Mme de Brisas et le grand Schlougi ? »

Mais je dédaigne ces vains artifices destinés à piquer la curiosité du bon lecteur, et je reprends le fil de mon histoire.

Depuis combien de temps luttais-je contre les éléments déchaînés ?

Impossible de le dire, attendu que, par une mesure de précaution bien naturelle, j'avais laissé ma montre dans ma cabine.

Tout à coup je me sentis empoigné par des mains vigoureuses.

— Oh ! hissé ! cria une voix mâle, teinté d'un semblant d'accents de Marseille.

Un temps, deux mouvements et nous voilà, Berthe — vous pensez bien que je ne l'avais point abandonnée — et moi à bord d'une chaloupe que, remis bientôt de ma première surprise, je reconnus comme appartenant à la marine de l'Etat.

L'officier qui commandait l'embarcation fut aux petits soins pour nous.

Pour Berthe surtout, bien entendu !

Peu à peu, Mlle de Brisas, qu'on avait enveloppée dans une toile à voile, reprenait ses sens.

— Ce qu'elle va être reconnaissante, pensais-je, lorsqu'elle saura que je l'ai arrachée à la mort.

Car c'était incontestable : je l'avais arrachée à la mort.

Ah ! bien ouiche !

A peine la chaloupe eut-elle accosté la grève des bains de l'Agha que Mme de Brisas et le grand Schlougi se précipitèrent, anxieux, pour avoir des nouvelles. Aussitôt qu'elle fut au courant, Mme de Brisas se confondit en excuses, en remerciements, en paroles élogieuses devant le jeune officier de marine.

— Ah ! monsieur, disait-elle, comment vous témoigner ma gratitude. Vous avez sauvé ma fille, monsieur. Mon cœur de mère vous gardera une éternelle reconnaissance.

Et Berthe de renchérir :

— Oui maman ! sans lui j'étais perdue.

Tendant la main à l'officier, elle ajouta, avec des caresses dans le regard et dans la voix :

— Je vous remercie, monsieur, de tout mon cœur !

Je pensai que mon tour allait arriver aussi. Mais pas du tout.

Berthe, une fois le bateau parti, me dit familièrement :

— Dites donc, mon ami, quand vous serez habillé, vous me ferez bien le plaisir d'aller m'acheter pour deux sous de frites. Vous savez les émotions, moi, ça me creuse !